

## LA PSYCHOGENESE DE LA SEXUALITE FEMININE

La sexualité féminine dans l'oeuvre de Freud a débuté en 1892 avec la description d'un traitement hypnotique où une femme accouche et ne comprend pas la scission entre les fonctionnements de son psychisme qui ne répond pas à ses "obligations maternelles" (expression de Freud) et sa biologie qui, comme tout être régi par l'instinct, aurait dû fonctionner automatiquement au moment de l'accouchement, de l'allaitement, instinct de protection de ses enfants. La jeune mère apprend au jeune Freud qu'il existe quelquechose qui détermine ses volontés.

Les découvertes de l'univers sexuel féminin ont commencé avec la clinique neurologique de Freud qui, influencé par Charcot et l'école française, utilisait l'hypnose, les massages, les bains. Celà était la continuation de ce que vivaient les femmes victoriennes, leurs attaques stériques (transmises de mère en fille et appelées héréditaire) étaient réprimées par les traitements symptomatiques du massage, de la satisfaction du contact corporel du médecin. Les manques de caresses infantiles, ce que nous savons être un acte sexuel, ont fait comprendre à certains psychanalystes que l'effet de remplir le manque pourrait apporter la cure.

En 1895, Freud était toujours le médecin qui donnait les directives de la guérison de Madame EMMY. Il lui a alors demandé si elle continuait à voir des animaux, et celle-ci a répondu : "Taisez-vous!". Un autre médecin aurait pris cette réponse comme un acte grossier ; Freud s'est tu et l'a écoutée, lui permettant ainsi de parler de sa douleur. Or, nous savons que Freud a commencé ses recherches sur la féminité à cause de sa pathologie, pas la pathologie neurologique, mais la douleur de la perte de l'être aimé qui cause la présumée "sclérose multiple". La pathologie que Freud décrit est celle de l'expression de douleur féminine qui est transformée en douloreuse poésie corporelle. Freud neurologue n'aurait jamais pu avoir des oreilles pour écouter la pathologie des affects (selon le Professeur Jacques ANDRE, lorsqu'il citait Freud, c'est dans l'exagération de l'affect normal que réside la différence). Le Freud qui se laissait sensibiliser par les hystéries était plus proche de Goethe que de Brucke.

C'est exactement ce Freud là qui va s'éloigner de la neuro-anatomie des massages indoctrinés (ou séductris) des cures et même, plusieurs années plus tard, abandonner la lecture interprétative relationnelle qui fonde les psychologismes crétins-procuctiens.

La génèse de la sexualité se constitue avec la relation à l'autre, à l'autre qui offre les seins et la voix ou à l'autre qui les nie. Il est clair que les manques de l'homme qui reconnaît la femme comme un être de désir parce que la femme qu'il a constituée a oublié de le faire, va déterminer les chemins pulsionnels. Celle-ci a été la lecture de Freud qui a laissé la neurologie, méthode bizarre et prétentieuse, dominer un champ d'action duquel on ne connaît même pas la cuisine cérébrale.

Dire ceci de Freud est reconnaître comme lui que l'hypocrisie sociale, le manque de plaisir adulte et toutes ces choses que nous sommes convenus d'appeler la relation de groupe ont des responsabilités dans la façon dont elle est sujette de lire le monde, mais les vrais champs d'action du travail freudien est apparu après qu'il est prouvé que "les traitements hypnotiques avec ses règles, enseignements et suggestions ne soulageaient pas du tout la patiente". J'ai recours à l'analyse psychique et je l'ai invitée à me communiquer les états d'âme qui avaient précédés l'apparition de l'infirmité. Il est inévitable d'admettre que la psychogénèse de la sexualité féminine est associée à la psychopathologie avec les catalines. Freud a débuté une autre lecture de la vie sexuelle où l'explication pour l'hystérie est associée à l'impossibilité de la part de l'ego infantile de comprendre sa sexualité ; en d'autres mots, l'hystérie est sortie du champ religieux, est passée par les tentacules psychiatriques a été dénoncé par la morale et, avec l'arrivée de Freud et de la psychanalyse, a été entendue comme un langage qui fait souffrir en silence. Pour éviter l'utilisation idéologique de l'hystérie il commence à modeler, à façonner la compréhension de l'appareil psychique (un corps se déroule passif) pour comprendre que les phénomènes hystériques et intrapsychiques et que les forces psychiques non élaborées (terme de Charcot) sont, elles, responsables de la névrose.

Nous ne pouvons pas oublier, parce que Freud n'a pas oublié, qu'il manque quelquechose à être compris dans la formation sexuelle de la petite fille vu que la théorie sexuelle infantile est destinée aux garçons. La théorie psychogénétique de la fille est formulée à partir des expériences sexuelles du garçon ; de plus, ces recherches ont été faites par un homme, c'est-à-dire, que la sexualité féminine n'a pas de point de départ ; elle est une bifurcation de la lecture de la sexualité du garçon. De cette manière, Freud nous donne une piste de l'impossibilité de la sexualité féminine, de ce rien qui la détermine et qui fait que la petite fille désire avidement se tenir à quelquechose pour ne pas vivre le vide structurel. Porter un pénis dans la spécificité de la petite fille, au parler de l'angoisse, du manque qui est propre à l'être humain. Nous savons que la jalousie est, du point de vue de l'objectif et de l'affect le désir d'avoir "ce que l'autre a et que moi je n'ai pas". Action qui amène le sujet à faire quelquechose, même détruire l'autre pour remplir le manque et ceci, si je ne me trompe pas dans ma lecture, est une justification suffisante pour nous indiquer que vivre le manque est parfois d'une douleur insupportable.

Le "Continent noir" de la sexualité féminine, la répression sociale, religieuse, la psychopathologie phallique (qui fait qu'un psychotique est une femme, pas un homme), la discrimination à l'ascension politique (Edith Cresson est un homme : "Monsieur le Premier Ministre") nous amène à réfléchir par quelle porte nous pouvons accéder à l'investigation d'un discours qui est toujours lu d'un point de vue microscopique masculin. Nous ne connaissons pratiquement rien de la sexualité féminine. Qu'elle insoutenabilité nous amène à prendre les 0 pour des 1 de la connaissance de la sexualité masculine. Pour commencer à étudier la sexualité féminine nous devons vivre l'angoisse de ne rien savoir sur ce sujet.

Avec la mort des sorcières, la persécution des putes, la discrimination des hystériques, il y a eu quelque chose comme un complexe social qui a abouti à "qu'est ce que veut une femme que moi (l'homme) ne comprend pas". Freud a accompagné la lecture, déjà offerte par les médecins moralistes et policiers du passé et a résumé que quelque chose n'était pas conforme à ses recherches. La Société, l'Eglise, l'Education (Déséducation), les pratiques sexuelles désagréables (l'accouplement et la procréation) s'unissaient et transformaient la femme en une fabrique de maternité et non en une femme mue par les pulsions. L'impuissance de l'homme et l'obligation de fidélité masochiste étaient (et sont) des éléments fondamentaux de la formation de la névrose. Néanmoins, la lecture psychanalytique de Freud commence quand il dit qu'une réflexion sur la sexualité féminine est nécessaire. Dans son article (\*), Freud décrit la sexualité masculine mais l'intitule "l'éénigme du Sphinx". Or, qui est cette femme qui détient le savoir (Freud est dans la position de l'enfant) ? Ce savoir déterminera radicalement deux destins. Il est indispensable qu'un discours meurt pour qu'il en existe un autre et les fantasmes de mort, castration, vécus par les enfants sont des désirs pas exprimés de ce qui arrive dans l'univers sexuel. La castration du plaisir, de la présence de l'autre, est nécessaire pour qu'ils puissent vivre dans le souvenir. Quand le Poète expérimente la castration, il écrit : "CHEGA/CHEGA" (jeu de mots intraduisible en français).

L'éénigme du Sphinx est toute l'interrogation que l'enfant pose aux discours maternels. L'obscurité de la non appréhension de la langue maternelle fait que le sujet pense la femme (la mère) comme un éénigme. Ces paroles riches en discordances, paroles qui détonnent, les affects et les manques d'affects communs à tous les humains indépendamment de leurs organes génitaux. Freud nous dit à partir d'où nous devons lire la femme "Nous gagnerons énormément si nous savons abdiquer de notre omnipotence.", "Le désir, de la petite fille, de devenir un garçon" est, par sa propre nature, une défense contre les vides de la structure humaine (fig. 1) (l'être humain a dans le manque de l'autre, de l'argent, de la tranquilité, du pénis, etc.) la répétition de cette expérience qui le caractérise, c'est-à-dire, un être mu par pulsions, celles-ci se définissent par le manque, par l'espace où commence les somatiques et termine le psychisme.

L'humain, comme j'ai l'intention de le démontrer à la figure n° 1, ne dit jamais la chose, il ne peut rien dire parce qu'il ne sait rien et le seul instrument qu'il a pour le délivrer de l'angoisse d'être vivant sans comprendre la vie est l'utilisation des paroles d'expression qui le font coller aux structures du réel. Freud travaille sur l'appareil psychique ; celui-ci ne connaît pas la physiologie et "l'anatomie est idéationnelle". Il évite la comparaison entre son travail et une interprétation médico-machiste ou scientifique moyennageuse. Il écrit sur l'organisation sadique annale (nous sommes dans le champ de l'appareil psychique et non dans celui de la neurologie de Broca) :"l'antithèse y est déjà inscrite et se développera tout au long d'une vie. Néanmoins, nous ne pouvons pas la nommer masculine et féminine mais tout simplement active et passive", c'est-à-dire qu'il travaille avec la pulsion et ses destinées et non avec les féminins, dans le sens usuel du terme. Le féminin chez Freud est associé à la passivité ou alors à la non appréhension des objets comme dans la phase antérieure, orale cannibale, où l'organisme en manque de structuration reçoit l'objet qui servira comme élément d'identification.

Ici, la passivité est prise comme un concept dynamique fondamental où la vie future de cet appareil psychique. Au contraire de ce que supposent certaines féministes, la grande polémique entre Freud et Adler (nous rappelle Jean Laplanche) était que "être active faisait partie de la définition de pulsion (\*) indépendamment du fait que ce corps porte un pénis ou un vagin". Ce n'est pas la pulsion qui est passive mais la cible à laquelle cette pulsion s'adresse. Mieux, je crois que la cible n'est pas passive, mais que les deux se trouvent dans le même espace à différents moments (fig. 1 et 2) et chacune se déplace selon sa nature de pulsion à la recherche de la cible. Celle-ci atteint les principes de constance, satisfaction et plaisir de l'organe (fig. 3).

Chez la petite fille, la zone érogène se trouve quelque part dans la région génitale où il existe une protubérance, la soulageant ainsi d'expérimenter l'angoisse du vide. C'est pour celà que Freud décrivait comme évolution psycho-sexuelle féminine la reconnaissance du manque comme élément de castration et de maturité.

Nous avons toujours su que les filles se développent plus rapidement (du point de vue physique et psychique) que les garçons. Or, sans les digues sexuelles (pudeur, répugnance, compassion, etc.) (\*) les filles auraient eu une évolution (hypothétiquement parlant) sexuelle, sociale, énorme. Je pense ceci parce que les filles (et j'ai toujours pensé celà des femmes) sont plus résistantes à la douleur, à la souffrance morale que les garçons. Qu'est-ce qu'elles ont à perdre du côté du fantasme, elles ont déjà perdu le pénis, alors il ne leur reste plus qu'à être active, rechercher à gagner, à rajouter, à remplir symboliquement la perte. Les garçons sont paralysés (et la peur paralyse) en attente de la castration.

La dépression, le refoulement de la sexualité féminine font partie de quelque chose, d'un fantasme social de la peur et on a peur uniquement de ce que l'on ne connaît pas. La forme passive de la sexualité féminine (les femmes \*) a peut-être ses racines dans la lecture du réel offert à la petite fille, quelque chose comme ne pas être responsable de l'activité pulsionnelle qui en contact avec le réel paralyse l'hystérique.

## BIBLIOGRAPHIE

(\*) p 3

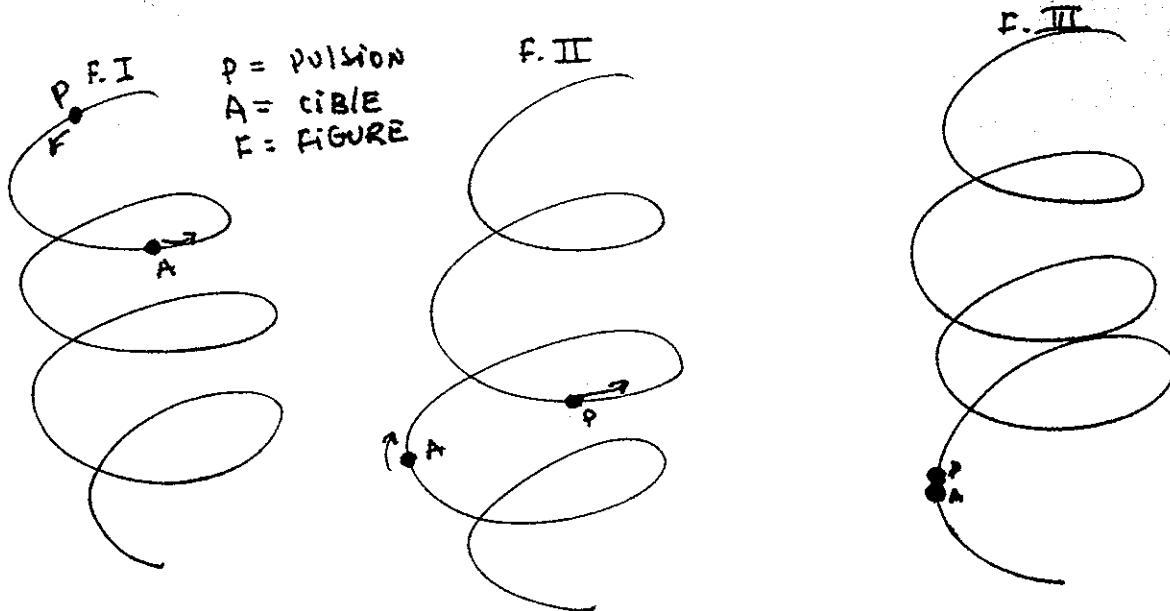
**FREUD, S.**  
"Un caso de curacion hipnotica" (p 22)  
BIBLIOTECA NUEVA - 3a edicion - LOPEZ BALLESTEROS - Madrid  
- Spana

p 2

**ANDRE, J.**  
"Séminaire" - PARIS VII, 19.03.1991

(\*) p 4

**LAPLANCHE, J.**  
**PONTALIS, J.B.**  
"Vocabulario de psicanalisis" 5a Edicion - MORAES EDITORES, 1970



(\*)

(\*) p4

**FREUD, S.**  
"DIFERENCIACION DE LOS SEXOS" (p 1223)  
BIBLIOTECA NUEVA - 3a Edicion - LOPES-BALLESTEROS -  
MADRID - SPANA